

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [6] (1903)
Heft: 13

Artikel: Nos epouseurs
Autor: Bouchard, J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-252882>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *

PARAISSANT

A PORRENTROY



N° 13

Supplément du Dimanche 29 Mars

1903

Nos Epouseurs

Aujourd'hui, quand un jeune homme est arrivé à ses vingt-cinq ans, ou qu'il est sur le point de dépasser la trentaine, il entend, bon gré, mal gré, sa famille lui tenir ce langage :

« Mon ami, maintenant que tu as terminé tes fradaines, que tu as une position assez lucrative, que tu es rangé dans la catégorie des gens sérieux, il faut pourtant que tu te décides à rompre avec le célibat. »

Très souvent, le jeune homme ainsi interpellé, ne se sent pas du tout disposé à donner une réponse affirmative. Il fait la moue, en percevant résonner à ses oreilles l'austère voix familiale, une moue souriante qui signifie : « Mais oui, évidemment, j'y pense, sans y être absolument résolu. »

Puis des jours s'écoulent, des semaines se passent, des années se succèdent. Le jeune homme est demeuré sourd aux recommandations présentées sous les formes les plus variées. Un matin, un ancien copain du « bahut » vient lui faire visite.

— Bonjour, mon vieux Fernand.

— Tiens, Etienne.

— Tu vas bien ?

— A merveille.

— Et toujours célibataire ?

— Toujours.

— Moi, je viens t'offrir des dragées, rien que des dragées.

— Pourquoi, rien que des dragées ?

— Ah ! voilà... Tu ne comprends pas, et tu ne saurais comprendre, puisque ne connaissant ton établissement dans cette localité que depuis trois semaines, je ne t'ai encore fait part d'aucune de mes paternités. Je me disais : « Sans doute, ce gaillard-là continue

d'entasser ses piles de soucoupes dans les cafés de la Rive-Gauche, en compagnie de joyeux lurons. » Et je concluais que les cartes de naissance n'étaient pas précisément de nature à t'intéresser. Si je me suis trompé, tu m'excuseras.

— Comment donc !... Mais, les dragées...

— J'y reviens. Je ne les avais pas oubliées... Mon cher, vois-tu, une fois marié, on devient maniaque, je suis obligé d'en convenir... C'est que — tu n'as pas l'air de t'en douter — j'ai à mon actif cinq années de mariage et quatre progénitures.

— Tu me demandais naguère comment j'allais. Moi je constate que tu vas plus que bien. Quatre héritiers en cinq ans ! Et dire qu'on entend rabâcher à tout propos que la France se dépeuple... Combien de garçons dans tout cela ?

— Deux seulement... Pour les garçons, j'ai offert des pralines ; pour les filles, j'offre des dragées. Voilà l'explication que tu désirais avoir.

— Alors, c'est une fille dont tu viens m'apprendre la venue en ce monde ?

Au même instant, le papa de Fernand a pénétré dans le salon où s'entretiennent les deux amis :

« Mon père », dit le visité en esquissant un geste ; « Monsieur Etienne Lecouvreur », continue-t-il en esquissant un autre geste, « un camarade de collège qui a l'amabilité de m'annoncer la naissance de sa fille au moyen de cette coquette boîte de bonbons. »

Le papa — le plus âgé — incline plusieurs fois la tête et jette ses regards sur la boîte. Il y lit ce prénom : « Juliette », gravé en lettres d'or et en partie dissimulé par le croisement de faveurs bleues. Et il pense à part lui : « Voilà un fils qui a compris son père,

qui a compris la vie, qui s'est marié, qui a des enfants, qui paraît heureux et qui l'est sûrement. Mais ce Fernand comprendra-t-il jamais que son ami a eu raison et consentira-t-il à l'imiter, pour la satisfaction de sa mère, pour la mienne, et aussi pour la sienne propre ? »

Lorsque le visiteur s'est retiré, le papa, cette fois, sent qu'il a beau jeu. Il frappe, du bout des doigts, de petits coups successifs sur l'épaule de son Fernand réfractaire aux idées matrimoniales qui journallement l'assaillent :

« Fernand, mon cher Fernand, voyons, pour m'être agréable, conviens-en. Je suis sûr qu'elle te dit quelque chose, cette boîte de bonbons, avec son prénom doré et ses faveurs bleues. N'est-ce pas qu'elle te dit quelque chose ? »

— Mon père, j'en suis bien fâché. Mais cette boîte, malgré son aspect élégant, ne me dit rien du tout. »

Soucieux pour de bon, le papa se gratte le front et ne parle plus.

Ah ! si elle avait pu parler au moins la petite boîte de friandises ! Si elle avait pu exprimer l'amertume dissimulée par ses couleurs chatoyantes et combattue par le sucre de ses dragées fines ! Si elle avait pu —

ayant pour une fois le don de la parole — s'écrier dans un soubresaut : « C'est moi qui suis la boîte de Pandore », peut-être le bon papa eut-il été moins sévère en son for intérieur à l'égard de son fils.

Car il n'est pas heureux, cet homme, jeune encore et père de quatre bambins, qui s'en est allé en laissant croire derrière lui qu'il connaissait le bonheur. Il souffre, au contraire. Il souffre atrocement, et cela parce que, cédant à des insistances qui l'ennuyaient, il a fini par épouser une femme qu'il n'aimait pas et qui l'a affligé d'une belle dot.

Et toi tu souffriras aussi, dans quelque temps, jeune homme, malgré ta profession lucrative ; tu souffriras comme ton ami, parce que tu céderas comme lui à l'obséquiosité qui s'acharne après toi. Tu souffriras, parce que la compagne de ta vie aura, comme celle de ton ami, une belle dot à étaler sur le contrat que viendra te faire signer un notaire ganté de blanc.

Et, en somme, cette souffrance tu l'auras un peu méritée, puisqu'en prenant le titre de mari tu n'auras pas pris autre chose qu'une bourse pleine pour l'éblouissement des pauvres sots.

J. BOUCHARD.

LA "VICTORIEUSE"

(Suite et fin)

— Hé bien, chevalier, lui dit-il, si c'était... hein ? vous savez ? morbleu ! dans quelques instants nous en aurons le cœur net.

L'œil de Gaston se dilata. Le commandant braqua sa longue vue sur le brick, l'examina attentivement, parut réfléchir quelques minutes et reprit :

— Espérez, chevalier, car, si j'en crois ma vieille expérience, ce navire pourrait bien être celui que nous cherchons.

Et, sans attendre de réponse, il se dirigea vers le banc de quart, et se disposa à prendre le commandement de la corvette.

On était au plus à deux portées de canon du brick.

— Hissez le pavillon et la flamme, dit le commandant.

Et l'on vit aussitôt serpenter capricieusement au haut du grand mât le signe distinctif des navires de guerre, et le drapeau blanc, parsemé de fleurs de lys d'or, flotter majestueusement à la corne.

A ce signe, auquel les navires marchands doivent immédiatement répondre en hissant le pavillon de leur nation et en l'amenant trois fois sous forme de salut, le brick ne répondit pas.

— Que veut dire cela ? murmura le commandant. Voudrait-on garder l'anonyme ou ne pas rendre hommage aux armes de la France ? Appuyez le pavillon d'un coup de canon à blanc, cria-t-il au maître canonier.

Un nuage blanc sortit des flancs de la corvette et le bruit d'une explosion alla mourir dans l'espace.

Le brick ne donna aucun signe de vie. Il continua

à cingler vers le large, à pleines voiles sans paraître se soucier de cet ordre que l'airain lui transmettait.

Le cas devenait grave et sérieux. Aussi le commandant de la *Victorieuse* ordonna-t-il immédiatement de tout préparer pour le combat, et, lorsque chacun fut à son poste, il fit tirer un coup de canon à boulet au moment où le brick cherchait à doubler la corvette.

Le projectile, en ricochant, fit jaillir l'écume du sommet des vagues et alla se loger dans les flancs du brick, qui ne parut pas s'en émouvoir. Il semblait dirigé par une puissance invisible ; car la présence d'un équipage à bord ne se trahissait par aucune forme humaine.

— Voilà un sournois qui n'a pas la conscience nette, dit le commandant ; il médite quelque mauvais coup, ou il espère nous échapper. Est-on prêt à faire feu dans les batteries ? demanda-t-il au capitaine en second.

— Oui, commandant.

C'est bien. Faites ouvrir les sabords et monter les grappins d'abordage, je vais faire rentrer les bonnettes et serrer les voiles hautes qui ne peuvent plus servir qu'à nous embarrasser en ce moment.

Ces ordres furent immédiatement exécutés avec autant d'adresse que d'activité.

C'est vraiment quelque chose d'imposant et de solennel que la physionomie d'un navire qui se prépare au combat. Tous ces hommes silencieux et impassibles qui sont là, prêts à donner ou à recevoir la mort au premier signal étonnent par leur calme audacieux. Les mèches sont allumées, les armes reluisent, et chacun